



**HAL**  
open science

Compte rendu de: Mary Franklin-Brown, Reading the world. Encyclopedic Writing in the Scholastic Age, Chicago and London, The University of Chicago Press, 2012, XXII-446 pages.

Valérie Fasseur

► To cite this version:

Valérie Fasseur. Compte rendu de: Mary Franklin-Brown, Reading the world. Encyclopedic Writing in the Scholastic Age, Chicago and London, The University of Chicago Press, 2012, XXII-446 pages.. Romania (Paris), 2015. hal-02061909

**HAL Id: hal-02061909**

**<https://univ-pau.hal.science/hal-02061909>**

Submitted on 21 Mar 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

529-530

2015

3-4

# ROMANIA

REVUE CONSACRÉE À L'ÉTUDE  
DES LANGUES ET DES LITTÉRATURES ROMANES

FONDÉE EN 1872 PAR

PAUL MEYER ET GASTON PARIS

PUBLIÉE PAR

SYLVIE LEFÈVRE ET JEAN-RENÉ VALETTE

SOUS LE PATRONAGE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES

Pur remembrer des ancessurs  
Les diz e les faiz e les murs.  
WACE

---

Tome 133

R

PARIS

---

SOCIÉTÉ DES AMIS DE LA ROMANIA

TOUS DROITS RÉSERVÉS

*EXTRAIT*

ISSN : 0035-8029



**Mary FRANKLIN-BROWN, *Reading the world. Encyclopedic Writing in the Scholastic Age*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 2012, XXII-446 pages.**

Le livre de Mary Franklin-Brown est séduisant. Son titre prometteur va de pair avec une fabrication soignée, qui sied à un ouvrage fait pour durer. L'essai proprement dit (310 pages) est précédé de 22 pages (I-XXII) de préliminaires et suivi de 76 pages de notes, d'une liste d'abréviations, d'une bibliographie, et de trois index succincts. La bibliographie « sélective » est abondante mais la sélection opérée est ponctuellement discutable : par exemple, de Michel Zink, pourquoi retenir *La Subjectivité littéraire* (qui fonde certes le dernier chapitre du livre consacré à la subjectivité), mais écarter *Nature et Poésie au Moyen Âge* et *Poésie et Conversion ?* Ou encore, comment faire état d'une bibliographie satisfaisante, même sélective, sur chacun des auteurs du corpus étudié (Vincent de Beauvais, Jean de Meun, Raymond Lulle) ? L'ampleur du corpus est également source d'autres difficultés méthodologiques auxquelles l'auteur répond par anticipation dans un avertissement scrupuleux (p. XV-XXII) ; elle l'est aussi du décalage quelque peu déceptif entre le titre très général du livre et la réduction de l'étude à trois œuvres didactiques du XIII<sup>e</sup> siècle, certes majeures, mais qui ne sauraient suffire à rendre compte de l'« Écriture encyclopédique à l'âge scolastique », ni des diverses manières de « lire le monde » à cette époque.

L'introduction substantielle (p. 1-27) sonde d'abord la notion d'encyclopédie à partir de l'expérience la plus quotidienne que nous en avons de nos jours : Wikipedia, qui témoigne de l'évolution de notre rapport au savoir. C'est l'occasion d'un retour historiographique et épistémologique sur l'encyclopédisme, dont l'aboutissement numérique n'est pas exempt

*Romania*, t. 133, 2015, p. 502 à 507.

de points communs avec les dispositifs encyclopédiques de la période scolastique, eux-mêmes situés dans un riche héritage antique et arabe qu'il fallait rendre conforme à la foi chrétienne dans un contexte institutionnel agité. Après cette mise en situation, l'auteur précise l'originalité de son projet : proposer, dans une perspective comparatiste, un éclairage neuf sur l'encyclopédisme scolastique en montrant que chaque contexte intellectuel a produit un *discours* épistémologique, au sens où l'entend Michel Foucault. La stabilité du savoir véhiculé par les textes est ainsi remise en cause et avec elle la compréhension d'œuvres que leurs auteurs n'ont pas qualifiées d'encyclopédies. On est donc surpris de voir ce terme figurer en place choisie dans le titre du livre, puis employé avec obstination, sans autre forme de mise en débat, tout au long de l'essai, qui se propose de cerner la singularité de « l'encyclopédisme scolastique » dans le strict respect de la démarche élaborée par Foucault dans *L'Archéologie du savoir*. La méthode, respectée avec un certain esprit de système d'un bout à l'autre du livre, consistera à partir des concepts foucauldien à étudier successivement la matière et l'ordre qui régit les œuvres du corpus, en envisageant le lien entre savoir et littérature, puis à appliquer à ces textes la notion d'hétérotopie : il s'agira de « confronter les discours » en approfondissant la démarche épistémologique précédemment mise en place. Il eût peut-être été possible de penser autrement l'économie de cette introduction dont le scrupule méthodologique est louable, mais menace d'asphyxie les œuvres médiévales.

L'introduction, par ailleurs, ne s'en tient pas à ces prolégomènes. Elle prolonge sur quinze pages encore (p. 13-27) ses justifications méthodologiques, rappelant que la « littérature » médiévale fut un lieu d'interdisciplinarité, et que le langage, en vertu de sa labilité, de sa capacité polysémique, est tout à la fois outil et objet de connaissance, de sorte que la question de l'herméneutique se trouve au fondement de toute élaboration discursive. Tous ces arguments visent à justifier la démarche « post-moderniste », c'est-à-dire résolument foucauldienne, qui préside à la rédaction du livre, bien que l'auteur affirme la nécessité d'« adapter », plutôt que d'« appliquer » (p. 18) la pensée de Foucault : consciente des limites de sa méthode, Mary Franklin-Brown se méfie à juste titre de l'anachronisme, ainsi que de l'insuffisance de la pensée de Foucault quant à la spécificité de l'objet littéraire médiéval (dimension acoustique du langage, incompatibilité du visuel et du verbal, etc.)

Ce n'est qu'à la page 29 que l'auteur présente son corpus, pour entrer rapidement dans des distinctions terminologiques utiles : encyclopédie, florilège, somme, prosimètre, et surtout *figura*, *glossa*, *compilatio* et *ordo*. Dans la première partie, qui se confond avec le premier chapitre, chacune de ces notions fait l'objet d'une étude minutieusement menée dans les traditions antique, scripturaire et théologique dont les analyses sont développées sur de si longues pages que le corpus semble oublié. À la fin du chapitre, les liens de la démarche adoptée avec la grille empruntée à Foucault sont précisés, ainsi que mises au jour d'importantes zones de disjonction : la réflexion de Foucault sur l'épistémè de la Renaissance ne s'applique que partiellement

à la scolastique, en dépit de la logique foucauldienne qui ne marque pas de rupture entre les deux époques et définit l'épistémè pré-classique comme une sémiotique de la ressemblance. Au terme d'un long bilan consacré à la pensée de Foucault, l'auteur, à la dernière ligne de la page 92 (nous sommes presque à la fin du premier tiers de l'essai !), estime pouvoir entrer dans la lecture attentive des textes, puisque « *archeology becomes historical fiction when the archeologist fails to read complete texts attentively* ».

La deuxième partie, en trois chapitres, se propose de mettre au jour le système herméneutique qui ordonne les trois œuvres du corpus comparé. Le traitement du savoir dans *l'Arbre de la science* de Raymond Lulle et la continuation de Jean de Meun conduit ces œuvres aux limites du genre encyclopédique, contrairement au *Speculum* de Vincent de Beauvais où le savoir est traité de manière « horizontale ». *L'Arbre de la science* est qualifié de « vertical » et la continuation de Jean de Meun de « diagonale ». Les trois œuvres sont analysées successivement, à commencer par celle de Vincent de Beauvais, considérée dans son double rôle d'innovation et de modèle. À partir de la tradition manuscrite, en replaçant l'œuvre dans le contexte de sa création et dans la tradition encyclopédique antérieure, l'auteur tente de reconstituer l'émergence progressive de l'*ordo* dans le *speculum* – au sens générique du terme – pensé pour révéler l'organisation signifiante de l'univers. À ce titre, le *Speculum* de Vincent de Beauvais ne saurait être considéré seulement comme une compilation, malgré la fréquence et la précision des citations scripturaires qui sont l'occasion d'une mise au point sur le fonctionnement exégétique de l'œuvre, à partir de la controverse sur le sens historique de l'*Hexameron* : chez Vincent de Beauvais, un lien inédit est instauré entre nature et histoire, grâce à la lecture de cet épisode biblique fondateur.

C'est avec une notable prudence que l'auteur interroge les liens entre *historia*, *narratio* et *enarratio* chez Vincent de Beauvais, à la lumière des traités de rhétorique antiques et de ceux d'Augustin sur la *Genèse*. La notion de narration éclaire la conscience d'une construction langagière, chargée de rendre compte de la chronologie de l'ordre allégorique de l'univers. La mise en narration ultérieure des deux autres œuvres du corpus procède d'une systématisation du procédé, tout en se fondant sur d'autres ressorts romanesques (quête, séduction courtoise).

La suite est exclusivement consacrée à Raymond Lulle et aux « figures d'obscurité » qui le caractérisent. Après avoir replacé dans le contexte historique et biographique de sa création, qui en explique la singularité, l'œuvre du théosophe catalan, l'auteur signale les différences notoires entre les rhétoriques latine et vernaculaire de Lulle : celles-ci témoignent de son adaptation à ses destinataires et de l'hésitation qui caractérise tout le XIII<sup>e</sup> siècle quant aux modalités d'écriture des textes didactiques et de la vulgarisation des savoirs. La structure arborescente des œuvres de Lulle, soutenue par l'iconographie – dont une sélection est reproduite en noir et blanc – fonde par ailleurs leur capacité herméneutique, prise entre données encyclopédiques et figuration du sens. Diagrammes et arbres constituent des

supports d'exégèse visuelle, que Lulle traite comme des matrices textuelles. Le dispositif visuel a une fonction mnémotechnique et programmatique spécifique à chaque œuvre lullienne. Le recours à la figure arborescente, en tant que support d'exégèse, est comparé à celui que l'on trouve chez d'autres auteurs (Joachim de Flore, et surtout Matfre Ermengaud) ; son évolution est analysée dans l'œuvre de Lulle, en particulier dans l'émergence de sa fonction organisatrice du savoir.

C'est en privilégiant le *Roman de la Rose* que le chapitre suivant se consacre à « *the order of Nature* ». Il pose la question de l'appartenance de cette œuvre au genre encyclopédique, à partir des critères d'ordre et de désordre, à propos du discours de Nature étudié dans l'héritage de ses sources et dans ses aspects rhétoriques. Défini comme un « palimpseste d'encyclopédie », le discours de Nature est aussi mis en résonance avec la vision de l'amour prônée par Guillaume de Lorris.

L'ouvrage revient ensuite plus précisément aux conceptions foucaaldiennes – un peu oubliées pendant que les textes médiévaux faisaient l'objet de minutieuses analyses internes –, avec la notion d'hétérotopie, dont est justifiée l'application aux encyclopédies scolastiques et particulièrement aux trois œuvres qui constituent le corpus. Dans le premier chapitre de la troisième et dernière partie, le *Speculum maius* est cette fois considéré comme un « miroir fissuré ». L'auteur affine sa méthode en confessant les limites de ses analyses antérieures, et définit comme « fissures » les ruptures discursives et iconographiques qui procèdent de la diversité des sources compilées. Grâce à l'analyse d'un exemple précis (la grenouille), l'auteur montre comment Vincent de Beauvais joue sur l'utilisation successive de ses sources pour mettre en place un dispositif herméneutique évolutif, grâce auquel est suggérée la question linguistique du rapport du mot à la chose, telle que l'ont posée successivement divers philosophes (Aristote, Cratyle, Augustin, Isidore, etc.). L'enjeu encyclopédique s'avère être moins la description de la Création que la manière juste d'élaborer à son sujet un discours cohérent, ambition que le procédé de la compilation rend difficilement réalisable. L'auteur postule que l'hétérotopie qui se fait jour dans le corpus est due au caractère visible du livre : l'hétérogénéité textuelle « fracture l'aspect visuel de la page », dont l'organisation, finement décrite dans ses caractéristiques les plus constantes sous la plume des divers copistes et dans les différences qui marquent le passage du *Speculum naturale* au *Speculum historiale*, révèle un système de classification propice à la mémorisation. La mise en page de l'œuvre de Vincent de Beauvais est comparée à celle des manuscrits de certains textes sources (Raban Maur, prosimètres latins, etc.). C'est ensuite la diversité du traitement iconographique qui est étudiée dans son évolution par rapport aux sources et ses variantes d'un enlumineur à l'autre, en tenant compte de la singularité des marges. L'iconographie, corroborant le texte, sollicite une attitude herméneutique dont l'intervention marque le point d'articulation entre le *Speculum naturale* et le *Speculum historiale*, en même temps que l'origine d'un langage qui exige interprétation.

Le sixième et dernier chapitre commence, comme les autres, par un retour sur Foucault, en l'occurrence sur la notion de discours et sur sa pertinence, appliquée à l'encyclopédie scolastique dont le sujet n'est jamais défini, toujours en transformation, dans la mesure où il dépend du regard du lecteur, qui le saisit comme le reflet instantané d'un miroir. S'inscrivant dans la lignée des critiques qui ont mis au jour, à l'instar de Michel Zink, l'instauration de la subjectivité au XIII<sup>e</sup> siècle, M. Franklin-Brown en observe les manifestations dans les œuvres vernaculaires de son corpus, qu'elle étudie dans leur écart par rapport au modèle que constitue Vincent de Beauvais. Pour elle, comme pour Foucault, la subjectivité s'exprime au delà de l'usage des pronoms. Elle s'oriente donc vers une analyse des rapports entre expression de la subjectivité et herméneutique chez les trois auteurs du corpus, sur fond de topologie exégétique, ce qu'elle justifie par recoupement avec des citations venues de diverses *auctoritates* (Hugues de Saint-Victor, saint Augustin...). Le terme de *speculum*, avec ses dérivés, est étudié en contexte, ainsi que dans les liens qu'il tisse avec les Écritures et les sources latines. La notion de miroir joue le rôle d'articulation entre le Créateur, l'homme créateur créé à son image et le *speculum* qu'est le livre. Si Vincent de Beauvais prend soin, en tenant compte de la complexité des emplois du terme de *speculum* chez les auteurs chrétiens et les théologiens, d'expliquer le choix de son titre, le glissement de la notion vers les « encyclopédies » vernaculaires du XIII<sup>e</sup> siècle ne va pas de soi.

Chez Jean de Meun, le titre « Miroir aux amoureux » proposé alternativement à « Roman de la Rose », procède d'une mutation de la position subjective à l'articulation des deux parties du roman, qui correspond à la mort du premier auteur, révélée tardivement, en même temps que son nom, par le second auteur dont le « je » relaie celui du précédent, lequel devient du même coup une troisième personne : de sujet, cet auteur devient objet. De sorte que se pose la question – déjà suggérée chez Vincent de Beauvais, à travers sa définition de la contemplation, inscrite entre observation de la citation et vision béatifique – de savoir quel sujet se regarde dans le miroir, et comment – puisqu'une partie du discours de Nature est consacrée aux miroirs déformants. Chez Raymond Lulle, la même problématique est mise en perspective grâce au traitement complexe des *exempla*, du mélange des genres littéraires (en particulier la pastourelle qui ouvre le *Félix*) et du traitement des citations, tout à fait singulier dans l'*Arbre de Philosophie d'Amour*, qui n'est pas sans rappeler les manières du *Roman de la Rose*. Dans tous ces textes, la plasticité du sujet qui se construit dans l'acte herméneutique équivaut à une perpétuelle renaissance, dont la meilleure analogie est la figure récurrente du Phénix.

La conclusion, récapitulative, s'ouvre sur une citation de Borges qui pointe les affinités des encyclopédies avec les labyrinthes. L'auteur explicite son idée de départ : les encyclopédies scolastiques ont des points communs avec Wikipedia. C'est l'occasion de dresser le panorama des œuvres encyclopédiques scolastiques qui n'ont pas pu faire l'objet d'une étude détaillée au cours de l'essai, et de revenir sur la question de l'herméneutique, qui

assure à ces textes, que leur facture compilatoire destine à de perpétuelles recompositions, la magie de leur perpétuelle métamorphose, qui va de pair avec celle du lecteur. La conception de l'encyclopédie médiévale incite à voir en elle les prémices d'un rapport tout à fait moderne au savoir, qu'incarne, mieux encore que Wikipedia, le monde de *Tlön*, sous la plume de Borges.

Le livre de Mary Franklin-Brown possède donc les meilleurs atouts pour convaincre : l'intérêt intrinsèque et l'importance des œuvres abordées, l'acuité et l'intelligence des analyses, l'étendue du spectre des connaissances et la profondeur de champ, la complétude de l'objet d'étude, tant du point de vue textuel qu'iconographique, l'audace de la démarche « post-moderniste » qui a le mérite de nous rendre apparemment proches des créations complexes venues d'un temps lointain. Mais c'est bien sûr ce dernier mérite qui, si l'on veut à toute force faire acte critique par delà les quelques réserves déjà formulées, est sujet à caution. Si, en effet, l'intérêt de Borges pour le Moyen Âge peut expliquer certains rapprochements, si le recours à des outils épistémologiques inventés par la critique moderne (Benveniste, Barthes, Deleuze, Frye, Ricœur...) s'avère précieux pour éclairer les zones d'ombre d'œuvres que rendent mystérieuses leurs ambitions spéculatives autant que leur éloignement temporel, on peut toutefois s'interroger sur la nécessité d'un usage à ce point systématique de la grille empruntée à Foucault. En effet, la lecture de l'ouvrage montre que l'analyse des œuvres médiévales gagne à être ponctuellement éclairée par des notions et des concepts modernes qui jouent pour nous le rôle de passerelles et nous permettent de resserrer progressivement l'irréductible distance qui nous sépare d'elles. Mais la compréhension de leur altérité gagne aussi à s'en affranchir. Les longues pages d'analyse où les concepts élaborés par Foucault sont oubliés sont assurément aussi convaincantes, sinon plus, que celles où elles s'y plient de manière parfois un peu artificielle et contrainte. Gageons que ce sont celles-ci qui vieilliront le plus vite : Foucault n'est-il pas en train de devenir un phénomène de mode, un penseur incontournable et un passage obligé, comme le furent naguère Freud et Lacan ?

Valérie FASSEUR

Université de Pau et des Pays de l'Adour (EA 3003)